
22101154941

A CHARLES BOUCHARD

SES COLLEGUES SES ELEVES SES AMIS





[illegible] FEVRIER 1904



SALLE DES ACTES DES ÉCOLES DE CHIRURGIE AU 18e SIÈCLE

C'est actuellement le petit amphithéâtre de la Faculté de Médecine et M. Bouchard y fait, depuis le mois de mars 1879, le Cours de Pathologie générale. Dans cette salle s'est tenue, sous la présidence de M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, la cérémonie destinée à fêter ce jubilé scientifique.

Le 21 février 1904, l'amphithéâtre où, depuis vingt-cinq ans, M. Ch. Bouchard enseigne la Pathologie générale, avait pris un air de fête. Autour du maître, à côté des représentants du gouvernement et de l'administration, à côté du délégué du Président de la République, des ministres de l'instruction publique et de la guerre, du préfet de police, du recteur de l'Université de Paris, du directeur de l'enseignement supérieur, de membres du Parlement, étaient groupées les illustrations de la science et de l'enseignement. On y reconnaissait en très grand nombre les membres de l'Académie

des sciences avec son bureau, les professeurs et agrégés de la Faculté de médecine de Paris, des membres de l'Académie de médecine, des professeurs de la Sorbonne, du Collége de France, du Muséum, des délégués de toutes les Facultés de médecine de province et des Écoles de plein exercice. Les élèves directs de M. Bouchard, ses amis accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, grossissaient cette assistance qui remplissait jusqu'aux derniers gradins.

Il s'agissait de remettre à M. Bouchard, comme témoignage d'affection, d'estime et de gratitude, la médaille gravée par Chaplain à son effigie.

Cette cérémonie, recueillie et cordiale, a laissé à ceux qui y ont assisté une impression profonde de simplicité et de noblesse.

DISCOURS

DE

M. le Professeur L. LANDOUZY

Monsieur le Ministre,

Cher Maitre,

Cette cérémonie, faite des hommages et des sentiments d'affectueuse reconnaissance, que vos collègues, vos confrères, vos élèves et vos amis ont à cœur de vous adresser, pour l'éclat que vos travaux jettent sur la Médecine française, comme pour le lustre que votre enseignement donne à cette Maison; cette cérémonie, cher Maître, pourrait presque dater votre cinquantenaire scientifique.

Ne dois-je point rappeler — puisque, aujourd'hui, il échoit au plus ancien de vos disciples de parler au nom de ceux qui, en France et en pays étrangers, tiennent à honneur de se réclamer de vous — ne dois-je point rappeler, que, dès 1858, commence votre vie scientifique, avec vos *Recherches sur les éruptions générales de vaccine*, que suivent de près vos *Études expérimentales sur l'identité de l'herpès circiné et de l'herpès tonsurant.*

Jeune interne de l'Antiquaille, vous démontrez que teigne et dermatose témoignent d'une même maladie parasitaire, l'herpès circiné n'étant que la floraison d'une même graine levant sur des terrains différents, le cou, les membres et le tronc, au lieu d'éclore sur le cuir chevelu.

D'ores et déjà, vous vous déclarez pathogéniste ; l'étude que vous faites de la Tricophytie, envisagée dans ses expressions, symptomatiquement distinctes, pathogéniquement non identiques, étiologiquement semblables, montre la méthode comme la puissance de votre esprit analytique et synthétique.

De même, par vos études expérimentales sur le *coup de soleil*, et plus particulièrement sur l'*érythème pellagreux*, vous préludez aux travaux, aux découvertes de Pathologie et de Thérapeutique générale, auxquels, à l'hôpital toujours, comme au laboratoire, comme dans la chaire, vous garderez votre prédilection ; mettant au service des malades l'acuité de votre observation, la sûreté de votre érudition, la sérénité de votre jugement, les ressources de votre thérapeutique ingénieuse aussi bien que l'habileté de vos techniques expérimentales.

De celles-ci, quelques-unes sont restées comme modèles, telle la manœuvre par laquelle, ajoutant à l'expérience célèbre de Claude Bernard, vous démontrez le mécanisme complexe de certains œdèmes ; telles, surtout, vos expériences sur la toxicité urinaire, dont l'application quotidienne à la Clinique devait être féconde en tant de résultats pratiques.

Les étapes principales — je ne pourrai m'arrêter tout le long de la route parcourue — les étapes principales

de votre carrière s'appellent : dégénérescences de la moelle épinière; pathogénie des hémorragies; maladies par auto-intoxications; genèse des maladies; dilatation d'estomac; microbes pathogènes; pouvoir bactéricide du sang considéré comme mode d'antisepsie générale; états antidotiques, spontanés ou provoqués, passagers ou durables, atténuants ou immunisants des humeurs animales ; élimination urinaire, dans les maladies infectieuses, des matières solubles, morbifiques et vaccinantes; thérapeutique des maladies infectieuses; mesures en médecine ; étude des coefficients de toxicité des poisons endogènes, exogènes ou médicamenteux; étude de la molécule urinaire élaborée moyenne; application aux phénomènes de la nutrition normale et pathologique de la découverte de notre grand physicien Raoult ; application à la médecine interne, à l'étude du cœur et des affections de poitrine, des rayons X.

C'est vraiment aux disciples que vous avez nourris du pain des forts, leur donnant le goût des hautes études de Pathologie générale ; c'est vraiment à vos élèves, qu'il appartient de rappeler vos enseignements clinique, expérimental et didactique sur les auto-intoxications, avec leurs déductions d'antisepsie intestinale et leurs applications à la Thérapeutique.

C'est vraiment à nous qu'il appartient de rappeler comment et combien, par vos leçons sur les maladies humorales, par vos études sur les urotoxies, par votre conception des ptomaïnes, fonctions des cellules microbiennes, vous avez, plus que quiconque, préparé l'avènement scientifique de l'Humorisme nouveau qui ne

ressemble à l'humorisme ancien que de nom, celui-là n'empruntant plus rien à l'imagination pure, aux spéculations scolastiques, aux hypothèses gratuitement consenties.

L'avènement de l'Humorisme et du Vitalisme scientifiquement rajeunis vous doit beaucoup. N'avez-vous pas conquis aux nouvelles idées humorales nombre de réfractaires et de tièdes, qui, sur la foi des travaux histo-anatomo-pathologiques, croyaient que le temps de l'Organicisme et du Solidisme était revenu, et que, à jamais, c'en était fini de l'Humorisme.

Comme si la Microbilogie, comme si l'étude des milieux et des plasmas, comme si le parasitisme, comme si l'étude des faits actionnels et des forces réactionnelles, comme si la doctrine humorale, comme si les toxémies n'étaient pas, à bien regarder les choses, filles naturelles de l'Histologie.

Comme si vos recherches : sur les auto-intoxications et sur les toxémies microbiennes, sur le pouvoir bactéricide du sang, sur les humeurs immunisantes, vaccinantes, ne découlaient pas logiquement de l'Anatomie pathologique macroscopique d'abord, microscopique ensuite, puis histologique, humorale enfin, la Clinique nous ayant bien convaincus que les adultérations liquidiennes sont aussi souvent causes qu'effets de lésions solidiennes !

Vraiment, c'est plus qu'une esquisse que j'aurais voulu produire ici pour bien montrer par quelle suite ininterrompue de labeurs faits d'observations inductives, d'expériences déductives et d'hypothèses curieusement éprouvées, le praticien et le savant que vous

êtes, ont pu mener à bien toute une œuvre de Nosographie, de Médecine pathogénique et de Thérapeutique dont l'ampleur le dispute à l'unité de vues. C'est que tous vos travaux ont eu : la patiente observation de l'homme malade pour point de départ; la recherche du *comment* de la maladie pour objectif; l'étude de la *natura medicatrix* pour inspiration; l'atténuation de la maladie, le soulagement du malade pour conclusion, pour moralité.

Ce sont ces recherches et découvertes qui formeront les assises du monument, qu'avec une pléiade de bons ouvriers, réunis par notre ami Roger, comme maître de chantier (beaucoup furent vos élèves et vos collaborateurs), vous édifiez à la Pathologie générale suivant un plan dont, il y a quinze ans déjà, vous arrêtiez les grandes lignes.

Votre « Traité de Pathologie générale » ne fait point honneur seulement à l'architecte qui, en ayant arrêté l'ordonnance, y apportait tant de matériaux, après que leur solidité eut subi la double épreuve de l'hôpital et du laboratoire; il fait en pays étrangers honneur à la science française, puisqu'il donne le bilan de notre science à l'aurore du xxe siècle; puisqu'il est une systématisation de la Médecine telle que l'a faite la Clinique moderne.

C'est, cher Maître, l'honneur de votre carrière : d'avoir vécu à l'hôpital pour le mieux de vos malades; d'avoir pratiqué au laboratoire, comme d'avoir, dans cet amphithéâtre même, enseigné l'indispensable union de la Médecine d'observation et de la Médecine expérimentale.

Votre vie professionnelle, votre œuvre scientifique, votre enseignement proclament hautement, que, chez nous, c'en serait fini de l'art et de la doctrine le jour où la Clinique viendrait à rompre le traité d'alliance qu'Elle a, surtout depuis bientôt cinquante ans, signé avec la Médecine expérimentale.

N'est-ce pas ce pacte qui, en Pathogénie, en Séméiotique, en Prophylaxie et en Thérapeutique, nous a valu le meilleur des progrès réalisés et des conquêtes faites durant les dernières années du siècle de Pasteur ?

Autant que personne, par l'exemple, plus encore que par le livre, praticien, savant et doctrinaire, vous avez persuadé les générations nouvelles (pour parler votre langage) « qu'on ne peut, quand un fait morbide est réalisé, trouver de différence fondamentale entre un pathologiste qui l'étudie à l'hôpital, et un autre pathologiste qui l'étudie au laboratoire ; les procédés de cette observation étant les mêmes pour les deux, un peu plus délicats pour le clinicien, dont les recherches ne doivent être ni dangereuses, ni douloureuses ».

C'est le pacte auquel vous n'avez jamais manqué ; c'est cette union, en Clinique, de la Médecine d'Observation et de la Médecine expérimentale que synthétise un éminent artiste dans la plaquette-symbole que vous allez recevoir des mains de M. le Ministre de l'Instruction publique, dont la présence entend, aujourd'hui, honorer, entre autres services, ceux que, depuis de longues années, vous rendez dans les Conseils de l'Université.

Combien inspiré le burin de M. Chaplain dont la

maîtrise s'affirme aussi heureusement qu'alors que, pour la postérité, il gardait les traits et l'Œuvre de tant de vos confrères de l'Institut de France!

Quelle absolue réalité trouveront dans le rendu de votre physionomie ceux de nos arrière-neveux qui auront la curiosité de savoir qu'était l'homme dont l'Œuvre leur aura été apprise!

A nos arrière-neveux, cette plaquette vous révélera tout entier; avec votre vaste profil de Burgonde; avec votre front haut où mûrissent les obsédantes pensées; avec vos protubérances faciales dénonçant l'homme d'action et de volonté; avec la profondeur d'orbites dont émerge votre regard froidement scrutateur; avec le reflet de vive lumière qu'épand sur votre visage le sang du vrai Bourguignon que vous êtes! En dépit que certains biographes vous disent Champenois, que d'autres vous veulent Lyonnais, ne vîtes-vous pas le jour — apparemment par accident — en Haute-Marne, sur les frontières de Bourgogne à laquelle vos parents tiennent par des racines aussi anciennes que vigoureuses?

Cette plaquette est plus que la peinture expressive de votre physionomie, elle est le symbole qui synthétise la science médicale.

Combien rassérénée nous apparaît la malade alitée, dont le regard, implorateur et confiant, s'attache aux murs du laboratoire dont la porte s'entr'ouvre sur la salle d'hôpital? Et pourtant, la pauvre femme ignore, qu'au laboratoire, l'observation y vient pour se recueillir, la réflexion se mûrir, les vues doctrinales se déconcerter, les visées pathogéniques s'éprouver, le diagnostic

s'épurer, tandis que le pronostic s'y oriente; le traitement s'y prépare, s'essaie et s'organise!

N'est-ce pas, se dit la malade, en cela, comme en tant d'autres choses justes, écho de l'instinct populaire, n'est-ce pas celui d'entre les médecins (comme vous l'avez fait, cher Maître, durant plus de trente ans, à l'Antiquaille, à la Salpêtrière, à Lariboisière, à la Charité); n'est-ce pas celui d'entre les médecins, qui, après s'être astreint au labeur quotidien de l'hôpital, s'y être, souvent, penché sur le marbre des autopsies, aura, le soir, au laboratoire, cherché la solution des problèmes cliniques médités le matin; n'est-ce pas celui-là, qui le mieux saura se pencher sur les misères humaines et leur être le plus secourable?

Aussi, combien inspiré M. Chaplain, en ne donnant à la belle figure qui symbolise la Clinique, ni les traits de la *Minerva medica*, ni les traits de l'*Hygie*, qui, du haut de l'Empyrée, veillaient, fatales, sur l'ancienne Médecine.

La Clinique est ici dépeinte comme nous voulons que se montre la vraie Vertu... cherchant l'occasion d'agir; la science médicale, adossée à la table d'expériences, se recueille et médite avant de réaliser, *interpres naturæ*, l'accident, la maladie, à l'instant observés.

Le front lauré de la Clinique, pensante et agissante, témoigne que, aujourd'hui, par la reconnaissance des hommes, la gloire vient aux savants aussi dont les études, les découvertes, les expériences permettent que la maladie soit plus rare, la douleur apaisée, la vieillesse moins lourde, la misère moins cruelle, la mort plus douce et plus tardive.

L'artiste, appliquant à la Clinique ce que le chantre de Milly disait d'une belle action, entend nous persuader, lui aussi, qu'il y a autant de réelle grandeur dans une belle œuvre médicale, que dans un beau poème ou dans une bruyante victoire.

Si, à votre Œuvre, cher Maître, s'applique la pensée de Lamartine, c'est que l'œuvre est de réelle grandeur. Elle est grande par ce que vous fîtes; aussi, par ce que vous inspirez; encore, par ce que vous préparez dans le présent comme dans l'avenir..., la science médicale, n'est-elle pas, comme toute science, en perpétuel devenir?

Que votre exemple, longuement encore, radie de fortes énergies; que vos travaux longtemps encore sollicitent les nouvelles générations, leur donnant le goût de la Clinique intégrale, des recherches expérimentales, des vastes horizons, des fortes pensées, des beaux dévouements; le goût et le désir de la plus haute culture scientifique.

Vous, cher Maître, qui, hier, répétiez « nous sommes dans un temps où il fait bon vivre quand on s'intéresse aux choses de la Médecine », faites, par vos travaux : que nous connaissions des temps encore meilleurs; que plus de mystères soient dévoilés; que plus de lumière soit donnée; faites, que, médecins par vous, avec vous, nous ayions plus de puissance par plus de science !

De nouveaux labeurs, cher Maître, un nouveau lustre jeté sur la Médecine française, comme sur cette Maison, votre vaillance vous les permet; la robustesse de votre race vous les promet, comme la belle vieillesse d'une

mère vénérée, dont la trame de vie nonagénaire est faite, je le sais, du bonheur et de l'orgueil que vous lui donnez : de votre juste renommée, de l'autorité de votre École, de l'attachement de vos confrères, de la fidélité de vos amis; de la fierté de vos élèves comme de la reconnaissance de vos malades.

DISCOURS

DE

M. le Professeur GAUCHER

Mon cher Maitre,

Au nom de vos anciens internes et comme le plus ancien d'entre eux, je viens mêler ma voix à celle de M. le professeur Landouzy ; je ne puis, d'ailleurs, que répéter, en d'autres termes, ce qu'il a si complètement dit. C'est comme médecin et c'est en médecin que je veux vous louer, car on a peut-être trop de tendance à voir exclusivement en vous un homme de laboratoire. Je sais que vous êtes un expérimentateur et un pathologiste, mais vous êtes surtout un médecin et un clinicien. J'en ai pour preuve une de vos premières publications, cette préface d'un *Traité de matière médicale*, où, dès 1880, vous vous êtes efforcé de poser les bases d'une thérapeutique pathogénique. Le traitement des maladies a été le but et la raison de toutes vos recherches et je proclame que vous avez voulu être, avant tout, un praticien.

Messieurs, ce qui caractérise une École et une doctrine, c'est l'unité de direction dans les recherches. Or, mon cher Maître, vous avez eu pour préoccupation cons-

tante de démêler les processus pathogéniques et de faire la part, dans l'évolution morbide, de ce qui est dû aux infections, aux intoxications, aux réactions nerveuses, aux lésions cellulaires et aux altérations humorales autogènes ; en d'autres termes, de faire la part des influences extérieures et des troubles nutritifs constitutionnels. Cette doctrine, vous l'avez appliquée dans le domaine de la Pathologie interne, et vos élèves, selon leurs aspirations, selon les circonstances, l'ont appliquée de leur côté et s'en sont servis dans les autres parties de la Pathologie. C'est, notamment, à l'aide de cette doctrine générale que celui qui vous parle a essayé d'éclairer l'étiologie et la pathogénie des affections cutanées et d'en établir un traitement rationnel.

L'impulsion que vous avez donnée aux recherches de vos élèves, qui tous, dans des domaines différents, ont été guidés par les mêmes principes de Pathologie générale, et finalement ont travaillé dans le même but, montre bien cette unité de direction dont je parlais tout à l'heure. Tous ceux qui vous ont approché ont gardé votre empreinte ; ils ne sont pas seulement vos élèves, ils sont restés vos disciples et, parfois même inconsciemment, ils continuent à faire partie de votre École, quelle que soit la spécialité médicale à laquelle ils se soient adonnés ultérieurement.

Voilà pourquoi, même après vous, non seulement votre œuvre subsistera, mais elle sera continuée et elle se perpétuera dans les travaux de ceux qui s'inspirent ou s'inspireront des principes que vous avez posés ; voilà pourquoi vous êtes un Maître, dans la plus grande acception du mot ; voilà pourquoi je m'honore d'avoir

été un de vos premiers disciples ; et voilà pourquoi, depuis vingt-quatre ans, au milieu des vicissitudes de l'existence, les doctrines qui m'avaient attiré dans ma jeunesse m'ont invariablement retenu sous votre bannière.

M'est-il permis d'ajouter que je vous remercie et que je remercie le Comité de m'avoir demandé de prendre la parole à cette cérémonie; car, il m'est doux, mon cher Maître, de vous exprimer ma reconnaissance, en présence de celle qui n'est pas seulement la compagne de votre vie, mais qui embellit votre École de sa grâce et de sa bonté, et s'associe toujours, de tout cœur, à l'affection que vous portez à tous vos élèves.

DISCOURS

DE

M. le Professeur CHARRIN

du Collége de France.

Mon cher Maitre (1),

Grâce à l'éclat de vos travaux, à la variété et à la solidité de vos découvertes, votre influence scientifique rayonne dans les principales directions de la biologie médicale. Aussi, à l'heure présente et de par le monde, ils sont légion ceux qui vous considèrent comme leur Maître. Toutefois, dans cette foule, séduits par les suggestions et la portée de vos vues, désireux, d'autre part, de recueillir de plus près vos méthodes et vos doctrines, quelques-uns vous ont plus particulièrement choisi à titre de Directeur scientifique et ont eu la bonne fortune d'être élus : ce sont là vos véritables élèves.

Avec un inlassable dévouement vous n'avez cessé de les enseigner. — A l'hôpital, à vos Internes, à vos Externes — j'ai eu l'honneur d'être l'un et l'autre — vous avez montré avec quelle conscience on doit exami-

---

(1) Ce discours, qui devait être adressé au nom des Élèves du Laboratoire, par suite d'une indisposition n'a pas été prononcé.

ner un malade, par quels procédés, quand la guérison est devenue impossible, il convient de soulager ou tout au moins de consoler; car, en dépit de la plus délicate des discrétions et suivant la parole du poète,

> Car, c'est de vous qu'ils ont appris cette science,
> De poser, ainsi qu'un baume de patience,
> Le sourire sur la douleur.

Pour les plus favorisés, votre enseignement s'est poursuivi jusque dans votre cabinet de consultation, dans ce cabinet où vous avez élevé à la pathologie des troubles de la nutrition un impérissable monument.

Et puisque je parle de votre demeure, permettez-moi d'ajouter qu'à votre foyer vos disciples ont rencontré une atmosphère de bonté, dont leur cœur ne saurait oublier la bienfaisante impression.

Mais c'est peut-être plus encore dans et par le laboratoire que vous avez poursuivi et complété votre œuvre, demeurant toujours le même chercheur, c'est-à-dire médecin, le même médecin.

On a, d'ailleurs bien à tort, tenté d'établir une distinction entre le médecin d'hôpital et le médecin de laboratoire; l'un et l'autre se basent sur l'observation, *le levier*, au dire d'Auguste Comte, *le plus puissant du progrès;* mais, au lieu d'attendre, comme au lit du malade, le bon plaisir de la nature, à la table d'expérimentation on provoque les conditions de cette observation et souvent on les précise en vue de parfaire ce que la clinique a permis de constater : ainsi ce laboratoire devient en quelque sorte le prolongement du service hospitalier.

— On ne saurait également trop s'élever contre une certaine opinion professée à l'endroit de ces médecins expérimentateurs. A la vérité, on pousse la condescendance jusqu'à les tenir pour savants; toutefois, incapables de traiter des humains — alors que chaque matin la plupart prodiguent leurs soins à 30, à 50 malades — ils vaudraient tout au plus pour s'occuper des animaux! La Médecine serait décidément une bien singulière science, si s'efforcer de la mieux connaître, de la mieux comprendre, conduisait à la pratiquer plus défectueusement!

A coup sûr, mon cher Maître, les élèves qui près de vous sont venus chercher la lumière pensent tout autrement; ils ont vu quel heureux complément apportent aux données cliniques les études expérimentales. Aussi ont-ils estimé que, dans votre vie scientifique et peut-être dans votre cœur, le laboratoire a tenu une trop large place, pour qu'en ce jour de fête, revêtant pour ainsi dire la personnalité civile, il ne prenne pas sa part de joie. Voilà pourquoi, ancien préparateur, ancien chef de ce laboratoire, ils m'ont fait l'honneur de me choisir pour dire ce que vous avez été pour nous, pour attester quels exemples nous avons reçu de votre maîtrise, quelle science nous vous avons vu cultiver.

Comme le bon riche, autour de vous vous avez abondamment semé et largement distribué les idées. Certes, avant tout vous exigez des faits; mais, en dépit de Bacon, vous ne dédaignez pas l'hypothèse, si fréquemment mère de la découverte. Cette hypothèse émise, vous nous avez appris à la mettre en valeur, autrement dit vous nous avez montré comment à son sujet on

interroge la nature. Suivant la conception de Cl. Bernard, cet interrogatoire, loin de consister à formuler un orgueilleux axiome, se réduit à poser une modeste question, plus encore, lorsque la réponse commence à se faire entendre, à écouter, à obéir. Assurément ces préceptes sont aussi anciens, aussi clairs qu'élémentaires et indiscutés; néanmoins, l'enthousiasme de la jeunesse, sa confiance en elle, en particulier à une époque où telles ou telles recherches sont d'une apparente facilité, fait qu'il est bon, surtout par l'exemple, de les rappeler. Ce rappel est d'autant plus salutaire que vous ajoutez une note personnelle; on dirait qu'il y a en vous comme un vieux reste des anciens pathologistes généraux, comme un vieux fond de scolastique récalcitrant; pour le plus grand bien de l'expérience, vous ne vous rendez ni aisément, ni hâtivement. Mais, la preuve établie, c'est sans arrière-pensée et parfois même non sans bonne grâce que vous sacrifiez vos opinions aux résultats.

A cet égard, vous ne m'en voudrez pas si je rappelle qu'injectés à la suite des microbes, les produits solubles bactériens, estimiez-vous, conformément à ce qui se passe quand on les introduit auparavant, devaient accroître la résistance de l'organisme : or, tout au contraire, dans ces conditions cette résistance fléchit. Vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchiez ; en revanche, vous avez découvert une importante notion, à savoir le principal procédé mis en jeu par une infection pour favoriser le développement d'une maladie, en particulier d'un processus microbien. De même, c'est pendant qu'avec vous nous nous occupions d'antisepsie intesti-

nale que, loin du tube digestif, nous avons vu apparaître la cataracte naphtalique !

Plus que personne vous nous apprenez la soumission au classique précepte de Boileau ; vingt fois sur le métier vous remettez votre ouvrage. C'est ainsi que vous aviez édifié votre magnifique synthèse des *auto-intoxications*, la plus personnelle peut-être de vos œuvres, la plus vaste (je le dis après mûre réflexion), la plus compréhensive des récentes doctrines médicales. Quinze ans après, vous reprenez cette étude et, sans l'avoir jamais perdue de vue, à la lumière des nouvelles données, en particulier de l'isotonie, vous rectifiez une série de détails. — Vous imposez également une revision à vos conceptions relatives aux *troubles de la nutrition ;* depuis un quart de siècle vous n'avez pas cessé de les étudier et, à l'heure présente, grâce aux notions touchant la cryoscopie, les diastases, le segment anthropométrique, etc., vous élargissez et complétez votre œuvre.

Vous n'êtes pas de ceux (et comme il serait facile de citer des exemples choisis parmi les auteurs actuels, non parmi les moindres !), vous n'êtes pas de ceux que hante la décevante illusion d'enfermer la vérité dans une unique et définitive formule. Si des chefs-d'œuvre d'art ou de littérature peuvent sortir des mains ou du cerveau d'un Michel-Ange, d'un Rembrandt, d'un Corneille, avec un tel degré de fini que ces chefs-d'œuvre conservent immuables cette forme, cette perfection relative, et tels évoquent fatalement le nom de leur auteur, vous savez que dans les sciences biologiques il n'en est point ainsi. Le progrès est parfois lent mais incessant,

et à l'horizon que contemplent nos regards le soleil qui brille ne finit pas de se lever; les données s'accumulent si vite que bientôt l'aspect change, que bientôt aussi on oublie les premiers chercheurs! Notre bactériologie n'est déjà plus celle de Pasteur; sur divers sujets nos renseignements sont plus amples. Il est vrai qu'il suffit à des Pygmées de se hisser sur les épaules d'un géant pour que leur vue porte au delà de celle de ce géant!

C'est encore au laboratoire que nous vous avons vu réaliser des expériences destinées à concilier le passé et le présent, à éclairer les données traditionnelles à la clarté des récentes conquêtes : c'est là, du reste, une des caractéristiques de vos travaux! Assurément, l'inédit ne vous fait pas peur : le premier, officiellement dans une Faculté de médecine, vous enseignez les doctrines microbiennes et la découverte de Röntgen vous trouve plein d'une jeune ardeur. Mais, comme tout vrai médecin digne de ce nom, qui sait que l'édifice construit sur l'observation est bâti sur le roc, vous établissez que souvent nos prétendues acquisitions renferment plus d'explications que de réelles nouveautés. C'est à cet ordre d'idées que se rattachent vos expériences sur le froid, sur l'inanition, etc., c'est-à-dire sur la réhabilitation des causes secondes, comme la plupart de vos études concernant le rôle du terrain.

En dépit des enthousiasmes et des résistances, vous mettez les choses au point et fréquemment le temps se charge de justifier vos conceptions. C'est ainsi que dans ces belles leçons, où vous prophétisez la venue du bacille de la tuberculose, vous proclamez hautement la prééminence de l'influence de l'organisme. Or, dans

cette question, même en matière d'hérédité, aujourd'hui nul ne conteste qu'il s'agit avant tout de prédisposition : soutenir la fréquence de la transmission de la graine, c'est formuler la plus manifeste erreur !

Certes, comme nous tous, dans ce domaine de l'Infection, vous êtes plus ou moins l'élève de Pasteur; votre maîtrise ne se dégage pas aussi nettement personnelle que dans vos belles études sur les *auto-intoxications* ou sur le *ralentissement de la nutrition*, sur ce mécanisme de paresse métabolique qui vous a permis de grouper des processus en apparence disparates. Pourtant, nombre de questions touchant cette Infection, surtout les problèmes généraux, ceux qui ont trait à la pathogénie, portent votre forte empreinte. Plus d'un s'éviterait la peine de réaliser des pseudo-découvertes, s'il consentait à lire soit certain petit livre traitant des *Microbes pathogènes*, soit votre discours du Congrès médical de Berlin, discours qui pendant longtemps fut pour beaucoup une sorte de credo de l'Immunité.

Par surcroît, la forme rend cette lecture attrayante. On peut dire de vous ce que l'un de ses historiens rapporte d'un ancien pathologiste général, Jean Fernel : vous n'ignorez rien ni de la grammaire ni de la rhétorique. Votre style est clair comme la vérité, honnête comme la science; il est exempt de prétention, de ces néologismes d'un goût douteux, de ces inversions forcées qui confèrent à la langue française un aspect hirsute et font d'elle une pure caricature. Rencontrés chez des écrivains médicaux, de tels défauts provoquent d'amers regrets à la pensée du bannissement des Lettres de la préparation à la médecine.

En dehors des *troubles de la nutrition*, des *auto-intoxications*, des *infections*, si je rappelle les expériences réalisées tant à propos des *dystrophies élémentaires autonomes* qu'au sujet des *réactions nerveuses*, réactions destinées en vertu des découvertes touchant les radiations à devenir si importantes, j'aurai brièvement mis en lumière la large place tenue par votre laboratoire dans la confection de vos grands cadres de *pathologie générale* destinés à enchâsser les cadres plus petits de la pathologie spéciale. Pour construire ces grands cadres vous appelez à votre aide différentes méthodes, artistement symbolisées sur l'une des faces de la belle médaille que vos confrères, vos collègues, vos amis et vos élèves vont vous offrir; vous utilisez diverses sciences, la chimie dans l'espèce capitale, la physique chaque jour plus envahissante, la mécanique, même les mathématiques. La science pressent, calcule les phénomènes et pénètre dans leur intimité; aussi vos perpétuelles préoccupations portent-elles sur ce calcul, plus encore sur cette pénétration, sur le mécanisme : avant tout vous vous révélez *pathogéniste*, d'autant plus que, demeurant constamment médecin, sans cesse vous songez au but suprême de la médecine, la guérison. Or, vous savez que cette guérison ne s'obtient solide, réelle, durable, que par une *thérapeutique* noble, intelligente, basée sur la *pathogénie !* Pour s'opposer au développement des accidents morbides, n'est-il pas nécessaire de scruter leurs causes profondes, leur enchaînement, leur évolution ?

La précision de vos analyses vous fait découvrir mille manières d'être malade ; la puissance de vos synthèses

vous amène à réduire à un petit nombre, 4, 5 ou 6, les façons de le devenir. Ainsi vous établissez des rapports ; vous ordonnez et fixez les points de contact ; vous généralisez, vous jugez de haut et philosophiquement. Cependant vous ne vous attardez pas à la métaphysique si chère, à quelques exceptions près telles qu'Andral, etc., à vos prédécesseurs. Votre *pathologie générale* est positive, tangible ; vous envisagez la cellule sous ses aspects de structure, de fonctionnement, de sécrétion, autrement dit vous la considérez au point de vue anatomique, physiologique, chimique ou mieux physico-chimique, pour nous conformer à la fusion qui, renouvelée de Démocrite et de Lucrèce mais se présentant à l'heure actuelle avec l'autorité des chiffres et des faits, tend à réunir la Physique et la Chimie sous l'égide de la Mécanique : en un mot, vous êtes le fondateur de la *pathologie générale expérimentale*. Votre domaine est celui qu'explore l'intelligence de l'homme, celui que bornent les terres que la pensée humaine défrichera demain. Vous ne vous heurtez pas à ces problèmes insolubles que, dans leurs discussions sur le principe vital, sur l'âme, la vie, la mort, etc., traitaient vos prédécesseurs. Imbus de la scolastique, ils ignoraient qu'au delà de l'horizon, loin, très loin, dans la région des brumes, s'étend l'*inconnaissable ;* ils ne savaient pas que ce domaine appartient exclusivement à l'imagination qui l'a peuplé de divinités, les unes farouches, les autres bienveillantes. A coup sûr, ce domaine, dont l'existence semble correspondre à une sorte d'instinct de la nature humaine, est digne de respect, et même, en raison des chefs-d'œuvre dont l'ont paré les arts, les lettres, la poésie, il mérite notre admi-

ration. En revanche, la véritable science, celle qui prévoit, explique, mesure, ne doit éprouver ni le besoin, ni même le désir de l'explorer!

Mon cher Maître, tant et de si importants travaux à peine esquissés ne pouvaient — on le conçoit — être poursuivis sans le secours du laboratoire. Dès lors, à cette cérémonie où votre œuvre est glorifiée, il était impossible de ne pas associer ce laboratoire! D'autre part, même en dehors de votre enseignement, vos élèves, vos disciples ont reçu de vous une foule d'exemples ou de conseils salutaires, une foule de services; souvent, suivant l'expression que Gaston Paris prête à notre vieux poète François Villon, vous avez été *leur plus que père!* Voilà pourquoi en ce jour d'allégresse ils viennent dire leur reconnaissance et, avec leur joie, proclamer leur fierté!

DISCOURS

DE

M. le Docteur P. LE GENDRE

Mon cher Maitre,

On vient de dire et on dira ce que vous êtes comme chercheur et créateur, comme chef d'École, comme représentant du Haut Enseignement et dignitaire de l'Université. Moi, je dirai quel artiste vous avez été comme clinicien et comment le grand savant n'a pas dédaigné d'être un praticien modèle, s'efforçant de léguer à la société d'autres médecins à son image.

Mais d'abord, comme secrétaire général de la Société médicale des Hôpitaux, je vous saluerai en son nom ; si vos multiples occupations ne vous ont pas permis d'être assidu à ses séances, la Société des Hôpitaux n'a pas oublié que vous lui avez apporté la primeur du plus considérable de vos travaux dans l'ordre clinique, de celui qui reposait sur de longues années d'examen des malades, qui devait soulever le plus de polémiques et pour lequel vous aviez peut-être — et moi aussi — le plus de prédilection, votre Mémoire sur la Dilatation de l'Estomac !

Je viens surtout parler au nom de vos élèves, non

pas seulement au nom de vos anciens internes, quoique ce titre me soit particulièrement cher; je serai l'interprète de tous les médecins qui, ayant vu à l'œuvre au lit des malades le Maître Ouvrier que vous êtes dans votre art, ont, d'instinct ou par réflexion, suivi son exemple, tout en désespérant de l'égaler. Ceux qui ont eu cette bonne fortune sont restés émerveillés de la méthode rigoureuse avec laquelle vous conduisiez l'enquête clinique, de la sagacité surprenante avec laquelle vous éclairiez soudain un diagnostic obscur à la lumière de quelque symptôme méconnu avant vous, enfin de l'ingéniosité et de la précision avec laquelle vous saviez instituer la Thérapeutique Pathogénique. Ils ont encore appris de vous la grandeur de notre rôle, quand nous faisons acte de thérapeutistes, et le poids de nos responsabilités quand nous « entreprenons sur la vie de nos semblables sans raisons suffisantes », pour employer vos propres expressions. Dans les moments critiques de leur carrière, ils se redisent cette belle phrase de votre introduction à un livre de thérapeutique : « Par la thérapeutique nous arrivons à la satisfaction intérieure qui est l'unique rémunération d'un rude labeur, qui reste toujours la meilleure récompense d'une vie de sacrifice... Seuls, vous saurez parfois quelle part vous revient dans la guérison ou dans la mort; nul ne sera dans la confidence de votre remords ou de votre légitime orgueil. »

Comme maître, vous êtes celui qui, à l'heure même où l'Académie des sciences votait sur sa candidature, vint s'asseoir au chevet d'un de ses élèves malade — et vous n'étiez pas venu pour le sauver, car il n'était pas

en danger — mais seulement pour le consoler et le rassurer sur son avenir. Vous êtes celui qui, ayant eu dans son service, comme élève bénévole et de passage, un pauvre étudiant étranger désespéré jusqu'au suicide, après l'avoir bien des fois réconforté et conseillé, quittait tout pour apporter sur sa tombe des paroles d'adieu si émouvantes qu'elles arrachaient des larmes à ses compagnons d'exil.

Aussi êtes-vous le « Patron » par excellence, celui vers qui on se tourne dans toutes les graves circonstances de la vie, inquiet quand on n'a pas reçu son approbation et tout fier quand on la possède.

Enfin, mon cher Maître, ayant eu l'honneur insigne de soigner tant de malades à vos côtés, je me crois aussi autorisé à parler en leur nom ; le suffrage des malades n'est pas négligeable, quand il s'agit de juger un médecin.

De tous, aussi bien dans le vieil hôtel historique, où s'éteignait une princesse royale, que dans les salles de l'hôpital Lariboisière où tant de typhiques, baignés suivant votre méthode et sous ma direction, devisaient paisiblement de vos mérites, j'ai recueilli ce témoignage : « Votre maître, il est si bon! » Ingénieux dans sa thérapeutique et dans sa bonté, le chef de service savait, par de discrètes et abondantes largesses, préserver quelque temps du chômage ceux qu'il avait sauvés de la maladie, et, si le médecin consultant est un puissant thérapeutiste, ce n'est pas seulement dans sa science qu'il puise d'infinies ressources pour guérir, soulager ou consoler, mais dans son grand cœur et sa sympathie humaine.

N'a-t-il pas été d'ailleurs à l'école maternelle de la Bonté, ce savant illustre dont la vie a vérifié une fois de plus la loi connue des biographes, qu'un homme supérieur a eu presque toujours une mère d'élite? Doublement heureux, celui auquel je parle, d'avoir vu s'asseoir à son foyer un deuxième exemplaire féminin de supériorité morale, puisse-t-il continuer longtemps entre ses deux nobles compagnes sa lumineuse route toujours ascendante, sous les bénédictions de ceux qui lui doivent leur vie, leur savoir et leur bonheur!

DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR MAYET

MON CHER AMI,

Après les éloquents tableaux de votre carrière scientifique qu'on vient de nous présenter, je ne veux pas faire une nouvelle appréciation de vos remarquables travaux dans des termes qui ne seraient probablement à la hauteur ni de leur valeur, ni du talent avec lequel les ont célébrés les précédents orateurs.

Il est inutile d'affirmer que nous nous associons à tout ce qui a été si bien dit sur la part de premier ordre que vous avez prise au mouvement scientifique de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et du commencement du vingtième.

Ce n'est pas en mon nom personnel seulement que je viens vous le dire, c'est comme interprète de cette École médicale lyonnaise à laquelle vous n'avez cessé d'être attaché par des liens intimes, et qui se fait gloire de vous considérer comme son représentant à Paris.

C'est la Faculté de Lyon qui s'unit par ma voix aux précédents orateurs.

Elle applaudit au juste tribut d'admiration qu'ils ont payé au maître qui a contribué si largement à l'institution de la doctrine et de la pratique médicale contemporaines.

Si, sans renier les conquêtes du passé, elles se sont engagées dans la voie nouvelle de l'association intime du laboratoire et de la clinique, pour le plus grand profit des malades, on ne peut trop proclamer que vous avez été un des principaux initiateurs de ce mouvement.

Permettez-moi, après cette affirmation de l'union des Lyonnais avec ceux qui nous acclament aujourd'hui, de cesser un moment de m'adresser au Maître illustre, pour remémorer au vieux camarade d'études quelques souvenirs qui, je l'espère, ne lui seront pas désagréables, tout en apportant un utile exemple aux jeunes générations aujourd'hui témoins de la consécration solennelle de votre renommée.

Nos liens d'amitié datent de loin. Ils ont commencé à se nouer le jour où vous êtes venu au lycée de Lyon vous asseoir sur les bancs de la classe de seconde.

Dès vos dernières années d'études classiques on aurait pu présager ce que serait votre carrière.

Vous vous étiez déjà fixé le but que vous vouliez atteindre et vous commenciez à marcher courageusement dans la voie qui y conduit.

Sans négliger les études littéraires, si nécessaires au savant pour acquérir l'art de bien dire et de bien écrire et qui ont contribué avec vos facultés naturelles à vous donner une manière de vous exprimer par la plume comme par la parole aussi claire que précise et élégante, vous acquériez les nombreuses notions qui vous

ont permis sur tant de points de faire de la médecine une science positive.

Quand vous êtes arrivé au terme de vos études dans la section des lettres (car nous étions alors sous le régime de la bifurcation), après avoir brillamment conquis le diplôme de bachelier, vous vous êtes astreint à une année de solides études scientifiques, en revenant vous asseoir sur les bancs du collége.

A ce moment, la plupart de vos camarades, peu soucieux de se préparer toutes les chances de succès dans leur carrière, n'aspiraient qu'à la liberté et au rejet de la discipline importune du lycée.

Le titre d'étudiant leur donnant l'indépendance, leur paraissait ouvrir pour eux l'ère de toutes les jouissances.

Continuant à suivre la même voie pendant vos deux premières années médicales, pendant vos quatre années d'internat à Lyon après avoir obtenu le premier rang au concours qui donne ce titre d'interne d'une valeur si réelle dans nos hôpitaux, vous prépariez vos triomphes futurs par un labeur acharné, et tandis que la plupart autour de vous oubliaient que le travail dès le début est le seul gage du succès certain, vous vous exerciez à la parole et consolidiez vos acquisitions scientifiques dans des conférences faites aux candidats malheureux.

Parmi vos chefs de service à Lyon, ceux qui savaient dans le jeune étudiant deviner le maître futur vous avaient jugé à votre valeur. Rollet, un des esprits scientifiques les plus remarquables de notre époque, n'avait pas eu de peine à discerner que vous seriez un jour hors de pair, et quand la Société de médecine de Lyon à son

instigation vous confia la mission d'aller étudier la pellagre dans les Landes, il savait que cette tâche serait bien remplie. Devenu Parisien, vous avez poursuivi la série de vos succès, le premier dans tous vos concours. Bientôt l'illustre Charcot trouve en vous un collaborateur à sa hauteur et dès votre internat vous vous êtes signalé par des découvertes remarquables comme les anévrismes miliaires dans l'hémorragie cérébrale que je cite comme la plus importante.

Je borne là ces souvenirs n'ayant voulu rappeler que quelques détails démontrant quelle fermeté et quelle persévérance vous avez eues dès le début dans la voie qui vous a conduit à l'illustration.

ADRESSE

DE LA

SOCIÉTÉ MÉDICALE DU CAIRE

Présentée par M. ALY ZAKY

Mon cher Maitre,

La Société médicale du Caire a tenu à être représentée dans la solennité d'aujourd'hui. Elle m'a fait l'honneur de venir vous offrir, en son nom, son tribut d'admiration, d'hommages et de reconnaissance. Ses membres n'ont pas oublié, en effet, mon cher Maître, combien vous avez contribué au succès du récent Congrès médical du Caire. Ils ont voulu, en cette solennelle circonstance, vous en exprimer leur profonde gratitude.

Des voix plus autorisées viennent de célébrer en vous le Maître universellement admiré, l'illustre rénovateur de la Pathologie générale : la Société médicale du Caire est heureuse de s'associer et d'applaudir à ces éloges ; elle est heureuse aussi de vous présenter aujourd'hui ses vœux les plus sincères pour que la science puisse, de longues années encore, profiter de votre expérience, de vos découvertes et de vos leçons.

DISCOURS

DE

M. le Professeur agrégé GLEY

Monsieur le Ministre,

Mon cher Maitre,

Le célèbre psychologue anglais Alexandre Bain rapporte, dans sa *Logique*, que l'on a remarqué que la doctrine de Harvey sur la circulation du sang n'a été admise par aucun médecin de plus de quarante ans.

Ce n'est pas à la Société de biologie, au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, qu'un Harvey courrait le risque de n'être pas entendu ; à cette Société qui a trouvé le moyen le plus ingénieux et le plus simple du monde pour comprendre toujours une majorité agissante de jeunes hommes. Tout le monde ne sait peut-être pas ce que cette disposition si sage a produit : la Société la plus active que l'on puisse voir, où de toutes parts affluent les travailleurs désireux d'y faire connaître les résultats de leurs recherches ; et la plus vivante qui existe, parce que les esprits, façonnés à l'austère disci-

pline de l'observation rigoureuse et de l'expérimentation précise, y sont toujours prêts à accueillir ironiquement ou à réprimer sévèrement les spéculations; et la plus libre qui soit parce que l'école de critique mutuelle qu'elle constitue maintient entre tous ses membres une indépendance et une vigueur d'idées dont personne n'a à s'offenser. Telle elle est devenue et demeure, parce qu'elle est la fille très soumise de l'unique maîtresse à laquelle obéissent tous ceux qui étudient la nature avec simplicité et avec amour, l'expérience, « seule médiatrice, suivant la belle parole de Gœthe, qui existe entre le savant et les phénomènes qui l'environnent. »

Voilà quarante années, mon cher Maître, que vous faites partie de cette Société. Vous fûtes donc de ceux qui ont fortifié et à la fois étendu son renom. Pendant un long temps, en effet, vous lui avez apporté les prémices de vos travaux sur l'histologie ou la physiologie du sang, sur l'anatomie pathologique du système nerveux, puis plus tard sur la reproduction expérimentale des maladies. Peu à peu vous abordiez l'étude des problèmes les plus difficiles qui s'offrent aux méditations du pathologiste. En 1884, vous présentez à la Société les résultats, d'une si haute portée, de vos expériences sur la toxicité des urines normales de l'homme. Dès lors vous vous emparez fortement de cette idée, qui devait éclairer tant de parties obscures de la Pathologie, et qui aujourd'hui est devenue une vérité quasi banale, à savoir que l'organisme fabrique normalement et continûment des poisons. Déjà, aussi, la question de la résistance des êtres vivants aux maladies infectieuses vous préoccupait. En 1888,

vous nous apprenez qu'il s'élimine par les urines des matières morbifiques et vaccinantes. De là sont sorties nombre de recherches importantes sur le mécanisme de l'immunité; beaucoup nous ont été présentées par vous-même ou par vos élèves. Plus récemment, vous avez renouvelé l'étude de la nutrition en y introduisant des données tirées de la chimie physique, et vous avez prouvé par de riches séries d'observations quelle importance peut avoir l'application de ces données à la clinique.

Depuis longtemps vous aviez pris l'essor. L'heure était tôt venue pour vous des généralisations, car vous êtes de ces rares esprits qui peuvent s'élever au-dessus des faits particuliers, les embrasser dans des vues d'ensemble et conclure. Mais vous n'oubliâtes point que les théories ne valent que pour les faits actuels, fidèle en cela à l'esprit positif et critique de notre Société. Vous n'y restiez pas moins fidèle par la méthode. Car vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour développer les recherches expérimentales combinées avec le travail clinique.

Qu'il soit enfin permis au secrétaire général de la Société de biologie de ne pas oublier qu'il est physiologiste, et de rappeler, à ce titre, le service que vous avez encore rendu aux sciences biologiques dans notre pays, en fondant le *Journal de physiologie et de pathologie générale*, et en le dirigeant de la manière la plus large et la plus généreuse.

C'est pour tous ces mérites que la Société de biologie, en 1897, vous a choisi pour président. Vous succédiez à Chauveau et, en remontant le cours de notre histoire, à

Brown-Séquard, à Paul Bert, à Claude Bernard, à Rayer. Oui, ce sont bien les noms de nos présidents perpétuels ou quinquennaux que je viens d'énumérer, avec orgueil. Vos disciples et vos élèves ont dit tout à l'heure, mon cher Maître, quelle est votre œuvre et en ont justement célébré la grandeur. La Société savait donc à merveille ce qu'elle faisait en vous appelant à succéder à tous ces biologistes, les plus grands parmi ceux qui ont illustré notre pays. Votre prédécesseur immédiat vous l'a dit mieux que je ne saurais le faire, en vous installant au fauteuil : « Ce n'est pas le grand clinicien que vous êtes que nous avons mis à notre tête, c'est le savant rompu à la recherche scientifique, à ses méthodes, à ses procédés. C'est le biologiste qui s'est appliqué, avec tant de succès, à introduire les données de la physiologie expérimentale dans le domaine de la pathologie générale et à en pénétrer ainsi les arcanes. » Aussi votre présidence a-t-elle été heureuse et féconde. « J'espère, disiez-vous en répondant à Chauveau, que pendant ma présidence la Société restera ce qu'elle a toujours été, le foyer le plus intense de l'activité scientifique dans toutes les branches de la biologie, le rendez-vous des jeunes travailleurs, le lieu de la libre critique, d'où restent bannis pour toujours la pédanterie et le pharisaïsme. » Nous sommes heureux de vous rendre publiquement ce témoignage que, sous vos auspices, la Société a poursuivi avec succès son libre développement et que, sous votre direction, sa prospérité s'est encore accrue.

Et il nous plaît aussi de nous souvenir qu'il lui a été donné, grâce à vous, de manifester brillamment, dans une circonstance mémorable pour elle, lors du cinquan-

tenaire de sa fondation, son ardente vie, d'ordinaire repliée, concentrée sur elle-même. C'est par votre conception nette du rôle de la Société, par votre vue juste de la place qu'elle tient, et, en même temps, grâce à votre esprit d'organisation à la fois large et minutieux, que nous avons pu célébrer en 1899, avec tant d'éclat, notre cinquantenaire.

C'est encore cette claire compréhension de notre œuvre qui vous a déterminé à nous engager, puis à nous aider de la manière la plus efficace dans cette entreprise neuve et si intéressante de la création des *Réunions biologiques* de province. Au moment où vous quittiez la présidence, la Réunion de Bordeaux était organisée; depuis, celle de Marseille et celle de Nancy se sont fondées. Et ainsi, greffées sur notre organisme toujours jeune et participant à notre existence, travaillent et croissent maintenant dans ces grandes villes universitaires des Sociétés, filles de la nôtre, qui remplissent à leur tour, chacune pour sa part, le beau rôle d'organe d'impulsion scientifique.

Pour tous les services que vous lui avez rendus, pour le lustre que vous avez ajouté à son renom, pour le surcroît de vie que vous lui avez donné, la Société de biologie considérait comme un devoir et tenait à grand honneur de s'associer à l'hommage qui vous est rendu en ce jour. Vous connaissez sans doute, mon cher Maître, le mot amer de Cuvier : « Quand les hommes ont usé leur admiration pour les gens qui les amusent ou pour ceux qui les tuent, il ne leur en reste plus pour ceux qui leur sont utiles. » Notre temps a donné un

démenti à ces paroles. Chaque fois qu'il se célèbre quelque part une fête comme celle-ci, les hommes et les gouvernements proclament l'admiration et la reconnaissance qui sont dues à la recherche désintéressée de la vérité.

DISCOURS

DE

M. le Docteur TROISIER

Cher Maître et Ami,

Les membres de l'Académie de médecine, qui vous ont donné le témoignage de leur estime et de leur amitié en souscrivant à la médaille qui vous est remise aujourd'hui, m'ont prié de prendre ici la parole en leur nom.

J'ai accédé avec empressement à leur désir, et, je l'avoue, je suis heureux que l'occasion me soit offerte de vous exprimer publiquement ma gratitude pour la sympathie et les encouragements que vous m'avez toujours prodigués.

Beaucoup d'autres que moi connaissent votre bienveillance. Vous ne l'accordez pas cependant sans réflexion, mais vous n'y mettez ensuite aucune réserve. Sous votre air grave et imposant, on découvre un homme accessible et accueillant. Vos amis se plaisent à vous voir dans l'intimité où, j'ose à peine le dire, vous vous déridez quelquefois. Tous vos collègues apprécient votre courtoisie et l'aménité de vos relations,

Dès votre internat, vous avez donné la mesure de votre personnalité. Vos premières publications, vos communications aux Sociétés savantes, votre compétence pour les travaux de laboratoire, alors relégués au second plan et dont vous aviez compris l'importance, avaient créé autour de vous une réputation qui ne devait pas se démentir. Aussi votre carrière scientifique s'est-elle développée librement, sans retard, aux applaudissements de vos compétiteurs et de vos maîtres. Vous avez conquis avec le consentement, pour ainsi dire unanime, la situation prépondérante que vous occupez aujourd'hui dans la science.

Vous devenez rapidement chef d'École. Vous formez des élèves ; vous inspirez de nombreux travaux. Vous prenez une part active au mouvement scientifique et vous imprimez à la Médecine une orientation féconde.

Vous renouvelez l'enseignement de la Pathologie générale, en y introduisant la méthode expérimentale et en étudiant les troubles morbides avec la même précision que les phénomènes biologiques. Vous semez des idées nouvelles dans ce champ presque inexploré. Vous savez aussi rajeunir de vieilles doctrines. Vous êtes amené par la force des choses à examiner les théories régnantes dans leurs points de contact avec vos propres théories ; vous les jugez, vous les discutez ; vous défendez les vôtres, car vous avez vous-même des contradicteurs.

Par la direction que vous avez donnée à vos travaux, par l'esprit qui les a inspirés, par l'autorité qui s'est attachée de plus en plus à votre nom, vous avez exercé une influence considérable sur la Médecine de notre temps.

Mais ce n'est pas seulement à votre œuvre que nous rendons hommage. La manifestation de ce jour s'adresse également à votre personne que nous aimons. Anciens condisciples, confrères, collègues, élèves, tous ceux qui se trouvent ici sont vos amis dévoués et sincèrement attachés. Voilà pourquoi cette cérémonie, malgré son apparence officielle, présente tant de cordialité. C'est une véritable fête de famille où nous sommes heureux de nous grouper autour de vous et dont nous garderons tous le touchant souvenir.

DISCOURS

DE

M. le Professeur DEBOVE

Doyen de la Faculté de Médecine.

Mon cher Collègue,

La Faculté de Médecine de Paris est heureuse et fière de vous compter parmi ses membres. Elle s'associe, dans cette fête, à vos élèves et à vos amis.

Vous avez commencé votre carrière scientifique par des mémoires devenus classiques sur diverses maladies du système nerveux, notamment sur « l'hémorragie cérébrale et les dégénérations secondaires de la moelle épinière »; puis, attiré par les grands problèmes de la Pathologie générale, vous avez étudié les intoxications et les maladies de la nutrition. Vous enrichissiez ainsi la science de faits intéressants et d'hypothèses hardies, éminemment suggestives.

A l'époque où les travaux de Pasteur étaient contestés, vous montriez sa puissante originalité et vous l'avez suivi comme un maître peut suivre un autre maître.

Après vous avoir adressé les félicitations de la Faculté, permettez-moi d'y joindre les miennes.

Quand nous nous rencontrâmes pour la première

fois, j'étais interne; vous étiez candidat au Bureau central. Ceci, selon l'expression du poète, se passait dans des temps très anciens, hélas! Vous aviez été élève de Charcot, je le devins. Cette origine commune nous fit enfants d'une même race. Ce n'est pas en présence de cet auditoire qu'il est besoin d'insister sur le lien qui joint le maître à l'élève et entre eux les élèves d'une même École.

Aussi sommes-nous unis dans le passé par des souvenirs communs, dans l'avenir par le pieux intérêt que nous portons à notre chère Faculté.

DISCOURS

DE

M. le Vice-Recteur LIARD

Mon cher Confrère et Ami,

Qu'il me soit permis de vous adresser quelques mots à mon tour, moins à titre de recteur, puisque M. le Ministre est ici et qu'il va parler, qu'à titre personnel.

Je me figure que pour un homme tel que vous, sérieux, profond et bon, un instant comme celui-ci, avec les émotions qu'il apporte, est l'occasion d'une sorte d'examen de conscience, et qu'au milieu de ce concert d'hommages, vous n'êtes pas sans vous demander si de la vie et de ses dons vous avez fait tout l'emploi que vous pouviez et le meilleur.

Si la question se pose en vous, soyez rassuré. Tous ceux qui vous connaissent répondront « oui » pour vous.

Vous avez reçu les dons de l'intelligence. L'emploi que vous en avez fait a été bon.

Vous êtes né méditatif, avec le don des idées générales, et pour peu qu'on vous y eût incliné, facilement vous auriez fait un philosophe. Vous êtes né observateur avec le don de la précision, de la rigueur et de la

4

mesure, et pour peu aussi qu'on vous y eût incliné, facilement aussi vous auriez fait un savant. Vous avez fait un médecin. Mais ce médecin est un savant, et ce médecin me paraît bien être un médecin philosophe.

Médecin savant, on vient de nous dire comment. Un des premiers, vous avez uni les recherches du laboratoire à l'observation clinique; un des premiers, vous avez fait concourir les découvertes des sciences expérimentales à l'objet propre de la médecine; le premier, vous avez enseigné la microbiologie dans cette Faculté; le premier, vous avez introduit la notion d'unité et la mesure mathématique dans l'étude des phénomènes morbides; le premier, poussant l'analyse jusqu'au bout, vous vous êtes appliqué à déterminer, au delà des causes apparentes, le mécanisme secret des maladies, créant ainsi de toutes pièces une branche nouvelle de la science.

Médecin philosophe.... Ne vous récriez pas. Je sais bien que vous ne l'êtes pas à la façon de Cabanis ou de Broussais. Je sais encore que vous avez définitivement chassé de la pathologie générale les idoles métaphysiques. Mais vraiment ne l'êtes-vous pas d'une façon très moderne, la façon contemporaine des Claude Bernard et des Pasteur, par le choix même des problèmes que vous abordez, et qui sont les plus profonds et les plus généraux, par la synthèse des méthodes et la synthèse des résultats, par le besoin d'ordonner, en larges classifications, les faits analysés, enfin par le souci de fixer par des généralités doctrinales le point de convergence de vos recherches? Et n'est-ce pas ainsi que vous avez transformé la pathologie générale?

Science et philosophie, oui, voilà bien la double empreinte qui marque vos œuvres du sceau des maîtres.

Vous avez reçu les dons du cœur. De ceux-là aussi vous avez fait un bon emploi.

C'est bien vous le médecin qui disait un jour à ses élèves ces jolis mots : « Soyez l'ami de vos malades et le médecin de vos amis. » N'est-ce pas votre maxime ? Dans tous les cas, elle vous résume à merveille. Beaucoup savent ce que vaut votre amitié. J'ai la bonne fortune d'être de ceux-là. Il y a quinze ou seize ans, nous nous sommes trouvés rapprochés, parce que, sans nous connaître encore, nous étions unis séparément, d'une piété presque filiale, à un vieil homme de grand cœur et de libre esprit, dont l'amitié commune fut de vous à moi, de moi à vous, un lien et une caution. Ainsi se fit insensiblement entre nous une de ces amitiés d'automne, auxquelles manquent sans doute le charme, la fraîcheur et la joie des souvenirs de jeunesse, mais qui reposent sur la sécurité de la confiance et de l'estime. Du premier coup, sous votre parler grave et doux, je discernai la clarté de l'esprit et la clarté de l'âme. A vous connaître davantage, promptement je découvris un cœur bon, pitoyable et humain.

Avez-vous trouvé dans la vie tous les bonheurs que vous attendiez d'elle ? Je n'en sais rien. Mais je sais — et je le dis — qu'avec la reconnaissance de vos élèves, l'admiration de bons juges, l'affection de vos amis et l'estime de tous, qui sont des biens fort appréciables, vous lui devez deux biens incomparables : une femme d'élite, qui vous a compris autant qu'elle vous aime, et qui s'est associée à toute votre vie d'homme et de

savant ; une mère qui prolonge sa vieillesse pour recevoir du fils qu'elle a conçu et formé des joies et des fiertés nouvelles.

Celles d'aujourd'hui sont pour elles autant que pour vous. Aussi en serez-vous doublement reconnaissant à ceux qui vous les donnent, comme ceux qui vous les donnent sont doublement heureux de vous les donner.

Discours de M. Albert GAUDRY

Président de l'Académie des Sciences.

Mon cher Confrère,

Je suis heureux d'être chargé de vous dire : tous les membres de l'Académie des sciences sont de cœur avec ceux qui vous fêtent aujourd'hui.

C'est d'abord parce qu'ils vous jugent un grand savant. Les gens de mon âge ont connu le temps où la Médecine n'était qu'un Art. Claude Bernard, si bon que rien ne le blessait, s'indignait pourtant, quand on parlait de l'art de la médecine : « *C'est une science,* disait-il, *et une science immense.* » Il est certain que la somme des connaissances actuellement nécessaires à un médecin est prodigieuse : il faut qu'il soit anatomiste, physiologiste, chimiste, histologiste, bactériologiste et même, depuis quelque temps, radiologiste. A une époque où votre nom m'était encore inconnu, un jeune officier, mon très proche parent, dont la femme avait une terrible maladie, s'était adressé à vous. Vous l'étonniez : « *Tu ne saurais*, me disait-il, *t'imaginer de quelle manière le Dr Bouchard traite ses malades; il les analyse comme, au Jardin des Plantes, tu analyses tes échantillons; il regarde tout au microscope; il soumet tout à un examen chimique.* »

En vérité, personne plus que vous, mon cher Confrère, n'a contribué à faire profiter la Médecine des découvertes

scientifiques. Aussitôt que les doctrines microbiennes ont été acceptées, vous avez cherché leurs applications ; en 1880, vous fondiez à l'École de médecine un laboratoire de bactériologie.

Après l'épanouissement des études de microbiologie, nous assistons à celui de la radiologie, et de suite vous dirigez des rayons sur les parties les plus cachées de notre corps, sachant que, pour combattre un ennemi, la première chose est de découvrir où il est. Comme vous aviez constitué un groupe de médecins bactériologistes, vous réunissez vingt-quatre collaborateurs pour faire le *Traité de Radiologie médicale*, qui vient de paraître sous votre direction : c'est là une noble association d'hommes de talent, formée en vue de porter secours à ceux qui souffrent.

Mais vous n'êtes pas seulement un homme qu'on admire ; vous êtes aussi un savant qu'on aime. Il est bon d'être admiré ; il est peut-être encore meilleur d'être aimé.

La plupart d'entre vous, Messieurs, dans cette enceinte, vous appartenez au corps médical ; vous êtes ainsi moins à l'aise que moi pour dire du bien des médecins. Certes, chacun de nous dans sa sphère peut rendre des services. Mais aucun n'en rend de plus palpables que vous. Qu'elle est belle votre existence ! je me suis pris parfois à l'envier. S'épuiser en efforts pour sauver un homme dont la vie est nécessaire à ses enfants, pour sauver une femme, jeune ou vieille, qui fait rayonner autour d'elle un bonheur destiné à disparaître avec son dernier sourire, c'est assouvir la soif de bonté qui est en nous, c'est réaliser un idéal qui nous

rapproche de Dieu même. Aussi, Messieurs, sur votre chemin, vous entendez quelquefois une voix bien douce qui murmure : *Voici le bon docteur qui passe.*

Mon cher Confrère, vous êtes par excellence le docteur qu'on aime. C'est pourquoi, dans cette cérémonie, nous avons un profond plaisir à vous voir rendre hommage. Si nous battons des mains, nos cœurs battent en même temps pour vous.

Vous avez la plus grande jouissance qu'on puisse goûter sur terre : celle de garder une mère et une femme charmantes, qui écartent les épines de votre route et l'ornent de pétales de roses ; par leur dévouement de tous les jours, elles facilitent vos études. Je leur présente mes saluts très respectueux, et je les unis dans les hommages affectueux que nous vous offrons tous.

Lettre de M. Léon BOURGEOIS

Avant de prendre la parole en son nom personnel, M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique, donne lecture de la lettre suivante, adressée à M. Bouchard.

Mon cher Maitre,

Vous savez quelles tristes raisons me retiennent et m'empêcheront d'être au nombre de ceux qui vous fêteront aujourd'hui.

Laissez-moi vous dire combien je le regrette profondément. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger personnellement les admirables travaux qui ont illustré votre vie. Mais je ne puis oublier le témoignage qui en était rendu, il y a une dizaine d'années, au Ministre de l'Instruction publique, par les médecins français, à l'issue du Congrès de Berlin où vous aviez représenté la science de notre pays avec une autorité et un éclat qu'avaient salués les maîtres du monde entier.

Et puis, il est une autre chose que je puis moins encore ne pas me rappeler. C'est la délicate et touchante bonté avec laquelle le grand médecin que vous êtes — grand par le cœur comme par l'esprit — est venu mettre un jour, spontanément, et avec une patience infatigable, toute sa science au service d'un pauvre père, à l'heure la plus cruelle de sa vie.

C'est pour vous marquer la profonde gratitude que j'en ai gardée envers vous que j'aurais particulièrement tenu, mon cher Maître, à être tout à l'heure auprès de vous. Pardonnez-moi d'être obligé de vous en adresser de loin l'expression bien imparfaite et croyez bien qu'à l'hommage que vont vous rendre, au nom de la science française, vos collègues et vos élèves, se joint de toute sa pensée et de tout son cœur.

Votre reconnaissant et dévoué

Léon Bourgeois.

Discours de M. CHAUMIÉ

Ministre de l'Instruction publique.

L'an dernier, une cérémonie semblable avait lieu en l'honneur du professeur Brouardel. J'avais tenu à assister à cette fête et à apporter, au nom du gouvernement de la République, au maître éminent l'hommage dû à son talent, à sa science, à sa vie tout entière, et à le remercier en même temps des services rendus au pays.

C'est une des bonnes fortunes de ma charge que d'être ainsi appelé à prendre une part personnelle à de pareilles manifestations.

Votre vie, vos travaux, Monsieur le Professeur, vos titres scientifiques viennent d'être retracés avec une autorité particulière. Il y aurait témérité de ma part à les rappeler encore. Mon incompétence ne pourrait qu'affaiblir les éloges si justement donnés. Mais si le médecin éminent, si le grand savant échappent à mon appréciation, j'ai le devoir de vous apporter l'expression de notre gratitude et de dire les grands services que vous avez rendus.

Le Gouvernement a trouvé en vous un auxiliaire précieux dont le concours a permis de mener à bien des œuvres d'un intérêt de premier ordre.

Au milieu de ce mouvement qui a accompagné le renouvellement et la transformation des études médicales au cours de ces vingt dernières années, vous avez été

pour le ministre de l'Instruction publique un conseiller bien écouté. Aux vues les plus libérales, vous avez su joindre l'esprit de mesure et de prudence nécessaires.

Votre part est grande dans cette union de jour en jour plus étroite de la Science et de la Médecine, union féconde et dont les résultats ont été si heureux.

Avec quelle clairvoyance et quelle bienveillance à la fois, avec quel discernement et quelle autorité vous avez accompli les missions d'inspection dans les Facultés de médecine dont le ministre de l'Instruction publique vous a chargé. Comme vous savez deviner et encourager les bonnes volontés, donner le conseil opportun sous la forme qui doit le mieux le faire accueillir!

Avec quel éclat vous avez représenté la science française à l'étranger, dans divers congrès; avec quelle autorité vous avez présidé celui du Caire, il y a un an à peine, conquérant à la fois, par votre maîtrise, par votre dignité et votre courtoisie, le respect et la sympathie de tous.

Que de fois, au Conseil supérieur et à sa section permanente, votre avis éclairé, solide, votre parole précise, derrière laquelle on sent tant de conviction loyale, ont déterminé les décisions.

De toutes les joies, de toutes les causes de fierté qu'au cours de votre carrière si brillante vous ont apporté vos succès, nulle n'a dû être à la fois plus douce et plus haute que celle que vous donne la manifestation d'aujourd'hui.

Je suis heureux d'avoir pu joindre aux hommages de vos élèves et de vos amis les hommages reconnaissants du pays qui est fier de vous.

Discours de M. BOUCHARD

Monsieur le Ministre,

Vous permettrez que ma première parole soit une parole de gratitude à Monsieur le Président de la République qui m'a fait cet honneur insigne de vouloir être représenté à cette fête.

A vous aussi, Monsieur le Ministre, j'adresse l'expression de ma profonde reconnaissance et pour votre présence et pour ce que vous avez dit. Je m'incline avec respect sous vos éloges, résolu à consacrer ce qui me reste de vie à les mériter et convaincu que votre indulgence est plus grande encore que votre justice.

C'est une vraie joie pour moi de voir en si grand nombre mes confrères de l'Académie des Sciences, et en particulier — car il en existe encore — ceux qui m'ont ouvert les portes de cette noble Compagnie, parmi eux nos secrétaires perpétuels, et vous, mon cher Président. Vous aviez eu la pensée, à la fin de l'année dernière, avant le terme de votre présidence, de m'apporter ce témoignage de sympathie. Je remercie le bureau qui vous a conservé cette fonction. Vous avez évoqué des souvenirs qui me sont précieux et m'avez dit des choses qui viennent du cœur et qui trouvent facilement le chemin du cœur.

Monsieur Liard, vous n'êtes pas aujourd'hui le Recteur, vous avez voulu m'apporter la parole de sympathie d'un

témoin qui a pu juger de la sincérité de mes efforts et qui les a secondés. Vous y avez ajouté l'expression d'une amitié que je vous rends, vous le savez, et dont je suis fier et reconnaissant. Mais si vous n'êtes pas le Recteur, vous êtes le créateur des Universités, vous êtes le président de notre Conseil de l'Université de Paris, vous êtes l'ancien directeur de l'Enseignement supérieur et à ce titre, c'est sur votre proposition que j'ai reçu fonctions, missions et distinctions, que j'ai été appelé par M. Berthelot au Comité consultatif de l'enseignement public, par M. Bourgeois au Conseil supérieur. Je saisis cette occasion pour dire combien leur choix m'a honoré, à M. Berthelot qui est venu me consacrer un des rares instants qu'il dérobe à la science, à M. Bourgeois que sa douleur dispute aux exigences des plus hautes charges de l'État et qui trouve dans son cœur une source inépuisable d'énergie pour combattre les trois grands maux de l'humanité : la misère, la maladie, la guerre; et des trésors de bonté dont il m'a destiné aujourd'hui une part.

Vous avez évoqué le souvenir du vieil homme de grand cœur. Sa pensée devait être parmi nous. S'il avait eu l'idée qu'un jour viendrait où je serais l'objet d'une telle manifestation qui dépasse de si haut les rêves les plus ambitieux de ma jeunesse ensoleillée ou les bouffées d'orgueil de mon âge mûr, il aurait dit : Vivant ou mort, j'y serai. Il y est en effet, car il est une part de ce qu'il y a de bon en nous, et c'est lui qui, aujourd'hui, vous incline vers moi.

Du Mesnil fut pour vous ma caution. N'êtes-vous pas aussi ma caution près de votre successeur, et n'est-ce

pas à votre bonté communicative que je dois l'honneur de voir ici Monsieur le directeur de l'Enseignement supérieur?

Mon cher Doyen, en vous plaçant à notre tête, sous réserve de l'approbation de M. Ministre, nous vous avons imposé de lourdes charges. Celle des congratulations académiques et des éloges funéraires ne sont pas les moindres. J'ai augmenté ce fardeau, je voudrais l'alléger. Tout à l'heure quand, dans le trouble que me cause cette cérémonie, j'entendais des paroles telles qu'on ne m'en avait jamais adressées de mon vivant, j'ai eu l'impression que j'écoutais mon oraison funèbre. C'était elle, en effet, car il n'y en aura pas d'autre. C'est ma dernière volonté. Ainsi vous sera épargné un nouveau discours au jour définitif où vous me direz un adieu silencieux, jour que je souhaite lointain, parce que je désire être longtemps votre collègue et vous avoir longtemps pour doyen.

Je vous remercie des paroles que vous avez prononcées. J'ai été surtout sensible aux souvenirs que vous avez évoqués. Nous avons, en effet, une commune origine, Charcot a façonné notre esprit; il m'a ouvert les voies de la Médecine scientifique, il m'a conduit par la main jusqu'au degré le plus élevé que j'aie franchi. Je garde à sa mémoire une piété filiale. Je vous sais gré de m'avoir provoqué à le déclarer ici.

Avec vous je remercie mes chers Collègues de la Faculté de Paris qui m'apportent le témoignage de leur sympathie. Mais j'adresse la plus vive expression de ma gratitude à ces éminents collègues des Facultés de

province qui, en si grand nombre, sont venus, avec leurs doyens, me dire les sentiments d'affection de toute notre grande famille médicale universitaire.

A vous aussi, mon cher Troisier, et aux collègues de l'Académie de médecine dont vous êtes l'interprète, mes bien sincères remerciements. Votre suffrage m'est particulièrement sensible; vous ne m'êtes attaché par aucun lien direct. Je n'ai pas eu l'honneur de vous compter au nombre de mes élèves; mais vous avez voulu vous ranger parmi ceux qui se réclament de ma doctrine et de ma discipline. En vous je remercie tous ces amis connus ou inconnus, tous ces médecins qui ont accueilli mon enseignement par le livre plus que par ma parole, avec lesquels je communie, et qui sont avec mon esprit, dans ce grand diocèse qui, j'espère, n'éveillera pas de susceptibilités bien qu'il ne soit pas prévu au Concordat.

Avec vous, mon cher Gley, je me retrouve dans ma famille, dans cette Société de biologie qui m'est si chère, où, petit étudiant, je venais dévotement m'asseoir, il y aura bientôt un demi-siècle, où j'ai senti les frissons du désir scientifique, où j'ai connu la pleine joie de la possession quand mes premières découvertes y ont reçu la consécration des Maîtres, où m'a été accordé cet honneur, le plus grand avant celui que je reçois aujourd'hui, de la présider après Rayer, après Claude Bernard, après Paul Bert, après Brown-Séquard, après Chauveau.

C'est à l'hôpital, c'est au laboratoire que se préparent les découvertes, c'est là que s'accomplit le long travail

de la recherche scientifique, travail où l'espoir soutient la continuité de l'effort, où l'imagination applique à la poursuite de l'idée la variété des moyens, travail qui porte en lui sa récompense et dont l'attrait fait que chaque journée de l'homme de science vaut vraiment d'être vécue, même s'il ne doit pas arriver au triomphe de la découverte, même s'il ne lui est pas réservé de se trouver face à face avec la vérité conquise et de goûter ce court instant d'enivrement suprême.

De ce travail, beaucoup parmi vous ont été les témoins, vous, en particulier, mon cher Le Gendre, qui, à l'hôpital, avez assisté à la naissance de l'idée et m'avez si souvent aidé dans le choix et dans l'application des moyens qui en pouvaient assurer la démonstration, vous qui reprenant l'œuvre entreprise par Henri Frémy, un ami bien cher, vous êtes assigné cette tâche de mettre de la clarté dans ma pensée et qui y avez réussi, qui l'avez rendue accessible au grand public médical en la dégageant des formules hiératiques où je l'aurais laissée sommeiller. A vous, pour votre collaboration si dévouée et pour votre amitié éprouvée, à nos collègues des Hôpitaux qui se sont joints à vous, mes sentiments reconnaissants.

Ils sont également acquis à celui qui a été le témoin de ma vie, le confident et souvent l'exécuteur de ma pensée, depuis le jour où je suis entré comme professeur dans cette Faculté jusqu'au jour où il est entré comme professeur au Collége de France. Charrin est retenu par la maladie, éloigné de cette réunion. J'envoie un souvenir affectueux à celui qui a été l'ouvrier des heures glorieuses de mon laboratoire quand, avec Capitan, avec

Roger, tant de questions posées par les expériences de Pasteur y ont trouvé leur solution. Aujourd'hui le laboratoire est en deuil; il s'associe à la douleur filiale de Desgrez, qui conduit le deuil de sa mère.

Avec vous, mon cher Gaucher, j'ai revécu mes jeunes années quand, à Lariboisière, je vivais en communion d'esprit et de travail avec mes internes, et j'ai revu la série de ces jeunes et laborieux collaborateurs depuis Mayor jusqu'à Balthazard, les uns marqués au sceau des Maîtres, les autres plus modestes, qui sont chez nous ou à l'étranger l'honneur de la Médecine française. Vous avez été l'élève dévoué et indépendant, vous êtes resté l'ami fidèle et sûr.

Mon cher Landouzy, j'ai été, à distance, disciple de votre père; vous voulez bien vous dire mon élève. La vérité, c'est que, vers l'époque où je venais de quitter l'internat et où vous alliez y entrer, le hasard et une curiosité réciproque nous ont amenés à discuter chaque jour sur les choses médicales, sur les doctrines, sur les découvertes, et que nous avons fait, au profit de chacun, une sorte d'éducation mutuelle. Vous me connaissez depuis longtemps, et plus qu'aucun autre je dois tenir pour ressemblant le portrait que vous avez fait de moi. M. Chaplain, j'espère, n'en prendra pas ombrage. La vérité sévère sera-t-elle aussi complaisante ? Notre amitié sera votre excuse.

Avec toi, mon cher Mayet, je suis entré dans une période encore plus reculée de mes souvenirs de jeu-

nesse, j'ai revu mon internat de Lyon où le souvenir de mes meilleurs amis, des morts et des vivants, ramène si souvent ma pensée.

J'y retrouve aussi la mémoire de deux maîtres qui m'ont fait aimer et comprendre la Médecine, Teissier et Rollet, comme à Paris Charcot et cet homme de bonté et de génie, Brown-Séquard, dont le vieux cœur a eu pour moi une si chaude affection.

A ceux qui sont venus les derniers, comme ils sont les derniers que j'ai visités, j'envoie un merci cordial; aux médecins égyptiens, à la Société de médecine du Caire et au Conseil quarantenaire d'Alexandrie (1). Ils ont voulu que cette fête eût un rayon et un parfum d'Égypte, de cette terre à laquelle nous sommes attachés par tant de pieux et glorieux souvenirs, qui a été pour moi si accueillante et si bienveillante, et dont j'unis dans un même amour le sol et le ciel, la nature et l'art, l'histoire et la fable, les hommes et les dieux.

Vers combien d'autres encore se reporte ma pensée reconnaissante, qui m'ont aimé, qui m'ont aidé, qui m'ont réconforté et dont je ne puis dire les noms. Combien aussi méritent ma gratitude pour la joie et l'orgueil que je leur dois en ce jour de fête, amis présents ou éloignés, amis silencieux dont je sais comprendre le silence. Mais surtout j'adresse mes sentiments les plus cordiaux à ceux qui ont eu la première pensée de cette fête et qui l'ont réalisée. A Le Noir qui s'est effacé, à

---

(1) La dépêche suivante avait été remise en séance :

Conseil quarantenaire Égypte adresse au professeur Bouchard ses félicitations les plus sincères.

RUFFER.

Desgrez qui n'y peut assister et à tous ces autres amis qui sont ici et que je ne puis énumérer, comme aux confrères éminents qui de bien loin ont envoyé leur patronage à cette œuvre. Et par-dessus tout au grand artiste par qui ma tête, à défaut de ma mémoire, passera à la postérité.

Plusieurs parmi vous ont dit, et je les ai bénis dans mon cœur, les noms d'êtres dont je garde l'empreinte. Elles veulent ne pas être nommées par moi; mais mon père ne sera pas oublié. C'est grâce à sa persévérante abnégation que je suis arrivé par étapes à la présente journée. Ma pensée reconnaissante va le chercher sur la colline où il repose. Le bien qu'il a fait continue son action. Si j'ai fait quelque bien, l'effet s'en prolongera peut-être. On dit qu'une ondulation mourante ride l'Océan humain chaque fois que nous y laissons tomber une bonne action ou une bonne pensée et que le cercle ainsi tracé grandit et s'élargit sans cesse.

Mesdames, mes chers confrères, mes chers amis, bonnes actions, bonnes pensées, si j'en croyais ce que je viens d'entendre, je les aurais laissées tomber en véritables lapidations. Le bronze est plus discret.

Quand j'ai connu l'inscription que M. Chaplain a gravée sous la dictée de quelque intime, j'ai compris que vous aviez voulu mettre totalement de côté les faits nouveaux. Et vous avez eu raison : car s'ils sont vrais, ils vivront sans qu'on les inscrive sur le bronze; ils seront comme la survivance de leur auteur sans sauver pour cela son nom de l'oubli. L'humanité ne veut pas

être encombrée de noms, mais elle garde les faits qui lui sont utiles. C'est pour l'inventeur une sorte d'immortalité anonyme.

Ce que vous avez inscrit au frontispice du monument, c'est autre chose : c'est l'indication d'une méthode et la formule d'une doctrine.

La méthode, c'est celle que rêvent tous les médecins qui veulent faire de la Médecine une science indiscutée où les faits, comme dans les autres sciences physiques, peuvent être comparés, ce qui suppose qu'on est en possession d'étalons, d'unités. Nous avons comme les autres la seconde, le centigramme, le centimètre ; mais ce que nous ne pouvions pas mesurer, c'était l'homme lui-même ; nous ne pouvions pas comparer un homme à un autre homme, faute de savoir combien chacun de ces deux hommes compte de substance active. Cette substance active, c'est l'albumine fixe que je crois être arrivé à mesurer. J'avoue que la méthode appréciée par quelques-uns n'a pas conquis les suffrages de la majorité de mes confrères. Cela viendra, je n'en doute pas ; mais au jour du triomphe on remplacera mon unité par beaucoup d'autres : le centigramme de substance active du corps thyroïde ou des capsules surrénales ou du foie, toutes substances à activités différentes qui souffrent de se sentir confondues actuellement avec tant d'autres sous le nom commun d'albumine fixe. Ma méthode aura vécu, elle aura cédé la place à des filles plus pénétrantes et plus perspicaces. Les *mesures en médecine*, telles que je les ai formulées, ne réclamaient donc pas la pérennité du bronze, à moins que le bronze soit là pour marquer, de façon durable, une date dans l'histoire des sciences.

Vous avez inscrit aussi l'*intoxication dans les maladies*, un des côtés de ma doctrine qui me tient surtout au cœur. Mais est-ce à moi seul que l'honneur en revient ? Sans compter l'ancien humorisme qui devinait ce que j'ai démontré, Gaspard n'avait-il pas ouvert les esprits à cette conception qu'une part doit être faite, dans l'interprétation des actes morbides, à des empoisonnements produits par des viciations des humeurs, lisez : par les troubles de la nutrition ou par les actions microbiennes ?

L'idée pénétrait peu à peu, de façon inconsciente, dans le monde médical ; un souffle s'était élevé qui emportait les esprits dans cette direction. Celui qui a reconnu ce mouvement et qui l'a proclamé ne peut pas prétendre qu'il en est l'auteur. Le vent oriente les girouettes ; les girouettes diraient peut-être que ce sont elles qui règlent le vent. Cette fois encore le bronze a marqué une étape dans l'histoire naissante de la Pathogénie.

La Pathogénie était en effet à son aurore quand à ma première leçon, en 1879, j'en ai fait la base de mon enseignement de la Pathologie générale. Elle a, depuis cette époque, marché à pas de géants et, par là, a pu se réaliser le grand progrès scientifique auquel nous assistons.

Jeunes gens, qui aujourd'hui vous élancez si vivement à la conquête de la science dans l'orgueil et l'allégresse de vos années printanières, si parfois vous comparez votre œuvre à la nôtre, peut-être trouvez-vous que nous étions trop timides et circonspects. Mais vous ne vous doutez pas combien le terrain sur lequel vous avancez de cette allure hardie et assurée était mouvant et incer-

tain quand nous y avons risqué les premiers pas. Nous l'avons assaini et consolidé. Maintenant marchez sans crainte.

Choisissez une doctrine parce qu'une doctrine est génératrice d'hypothèses et que l'hypothèse provoque la recherche ; mais rejetez-la si elle devient une entrave. Suivez votre imagination ; ne vous embarrassez pas de règles et de formules ; brisez les liens, déchirez les bandelettes qui ne conviennent qu'aux momies. Cherchez, produisez, créez. Peut-être vos productions seront-elles trop touffues. Qu'importe ! L'ordre, la mesure, l'harmonie se rétabliront bien vite : il suffira de la critique que vous ferez plus tard ou que vous confierez à vos devanciers. Ceux qui excellent dans la critique sont ceux qui ont su produire, mais qui ne produisent plus ou qui produisent moins. L'âge nous prémunit contre les entraînements de la folle jeunesse ; les vieillards font courir le bruit que c'est parce que la sagesse augmente avec les années.

Mais soyez médecins. La science est fascinante, l'application est captivante ; elle est aussi obligatoire. Ne faites pas une Médecine sacerdotale qui se complaît dans le mystère ; éclairez et persuadez, afin que les peuples comme les malades acceptent avec confiance ce que vous prescrivez pour conserver ou pour rétablir la santé. Que votre science ne soit pas hautaine. Que votre action soit bienveillante et affectueuse.

Une fête comme celle-ci fait flamboyer les jours de la vieillesse comme au plein midi de la vie. Sa lumière n'aura pas le temps de s'éteindre ; elle sera le crépuscule qui enveloppera de ses chaudes clartés les heures der-

nières. Qui sait si j'aurai encore l'occasion de parler devant vous? Saisissons l'heure présente, laissez-moi proclamer ma foi médicale :

Chercher la vérité ;

Découvrir les causes ;

Savoir comment elles troublent la vie et comment l'ordre se rétablit ;

Par la science et la persuasion préserver les hommes ;

Par la science, la douceur et la fermeté combattre la mort et réduire la souffrance ;

Guider, encourager, consoler dans un esprit fraternel et tolérant,

C'est la Médecine.

Cette journée se termina par un dîner au Palais d'Orsay auquel M. et Mme Bouchard avaient convié tous les souscripteurs de province et de l'étranger, ainsi que les membres du Comité, et par une soirée à laquelle étaient invités tous les souscripteurs et leurs familles. Les dépêches, reçues en grand nombre, furent communiquées, et des paroles plus intimes furent prononcées. Parmi les toasts, notons ceux de M. Le Noir au nom des élèves, de M. Pamard au nom des amis. Les Facultés de médecine de France eurent comme interprètes les Professeurs Guyon pour Paris, Carrieu pour Montpellier, Spillmann pour Nancy, Combemale pour Lille, Arloing pour Lyon, Bergonié pour Bordeaux, Labéda pour Toulouse. M. d'Arsonval évoqua le souvenir de son maître Brown-Séquard, dont M. Bouchard se réclame également. M. Brouardel rappela à M. Bouchard la continuité de leurs efforts et la constance de leur amitié pendant les trente-cinq années où ils furent compétiteurs ou collaborateurs aux hôpitaux, à la Faculté, à l'Institut, au Conseil supérieur. M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, insista sur les services rendus par M. Bouchard à l'Administration de l'Instruction publique, sur ses présidences des Congrès médicaux de Berlin, de

Rome, du Caire, sur sa part dans la préparation des lois et règlements relatifs à l'enseignement de la médecine.

Après quelques mots de réponse de M. Bouchard, tous cherchèrent et trouvèrent ceux dont ils avaient été éloignés pendant de longues années, et cette belle journée se termina dans la confusion joyeuse des reconnaissances et dans le tumulte des paroles affectueuses.

ACHEVÉ D'IMPRIMER ❦ ❦ ❦
❦ ❦ ❦ ❦ LE 11 MAI 1904
POUR G. STEINHEIL ❦ ❦ ❦
❦ ❦ PAR E. CAPIOMONT & Cie

